

## Laval théologique et philosophique



### LAGUEUX, Maurice, *Le maxisme des années soixante, une saison dans l'histoire de la pensée critique*

Philip Knee

---

Volume 40, Number 1, février 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400076ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400076ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Knee, P. (1984). Review of [LAGUEUX, Maurice, *Le maxisme des années soixante, une saison dans l'histoire de la pensée critique*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(1), 126–128. <https://doi.org/10.7202/400076ar>

l'*Ontologie* des noyaux consistants qui s'expliquent par le respect des faits étudiés, mais aussi des zones poreuses par où suinte la doctrine officielle. L'œuvre est ainsi déchirée entre deux tendances inconciliables et les disciples de Lukács — les membres de l'École de Budapest — n'eurent pas grand-peine à en dénoncer les contradictions, bien qu'ils s'en fussent tenus à un point de vue strictement idéologique. L'*Ontologie* témoigne certes de l'honnêteté de Lukács — elle est une auto-critique et un bilan intellectuel —, mais elle ne va pas assez loin en se complaisant dans des juxtapositions non clarifiées et dans ce qu'il faut bien appeler de sporadiques mais significatives absences de rigueur.

*Lukács's Last Autocriticism: The Ontology* est un travail soigné, bien documenté et d'une sérénité fort éloignée de tout esprit polémique. On peut d'ores et déjà le considérer comme l'une des plus importantes contributions récentes à l'histoire du marxisme en Europe centrale.

Lionel PONTON

Maurice LAGUEUX, **Le marxisme des années soixante, une saison dans l'histoire de la pensée critique**, Coll. « Brèches », Hurtubise HMH, Montréal, 1982, 22,5 x 14 cm, 350 pages.

Il faut se méfier des prix littéraires, disent les mauvaises langues, surtout, avec la pléthore de prix qui existe au Québec, quand on ne sait pas ce qu'ils sont censés récompenser. Dans le cas de ce prix du « Gouverneur général » attribué à ce livre, on peut supposer qu'il s'agissait d'attirer l'attention sur un texte qui, quoique signé par un professeur de philosophie (dont on connaît par ailleurs les interventions de qualité dans les revues et colloques au Canada) et portant sur des questions complexes de théorie économique et politique, était néanmoins jugé accessible à un large public. Malheureusement, ce côté « grand public » révèle surtout ce qui, à nos yeux, fait problème dans cet ouvrage. Il y a, nous semble-t-il, outre de grandes qualités, quelque chose de « mal ficelé » dans ce volume qui oscille entre la réflexion savante et le journalisme et qui semble se complaire dans cette ambiguïté. De quoi s'agit-il en effet ? Le corps de l'ouvrage se compose de sept essais écrits entre 1974 et 1980 (inédits pour la plupart) qui mènent, chacun de façon autonome, une réflexion sur différents aspects de l'œuvre de Marx et du marxisme. Leurs principaux points de

référence sont souvent (mais pas toujours) les courants marxistes les plus discutés des années '60 et '70, et ce que l'auteur appelle (p. 52) la « troisième lecture » de Marx, dominante pendant ces années, qu'il distingue de la lecture « panéconomique » initiale qui privilégiait *Le Capital*, et de celle plus philosophique du « marxisme occidental » qui privilégiait l'humanisme des œuvres de jeunesse. Ces essais sont répartis en trois sections : épistémologie, économie, histoire, et Lagueur les encadre d'une introduction, d'un « corollaire » et d'une conclusion qui tentent de situer ces réflexions dans leur contexte idéologique et politique, et de statuer sur cette « saison » marxiste qui, si elle fut « d'une exceptionnelle intensité » (p. 320), est aujourd'hui, aux yeux de l'auteur, définitivement terminée (p. 12).

Les forces du livre sont avant tout dans certains de ces essais qui, *en eux-mêmes*, nous semblent efficaces et bien ficelés justement. Sur des thèmes repris inlassablement par la littérature marxiste, ils présentent, sans pédanterie ou prétention, quelques arguments solides, quelques éléments de synthèse originaux, des manières de voir qui nourrissent la réflexion. C'est particulièrement le cas, dans la section sur l'histoire, du chapitre V (sur le fameux « rapport des instances » et la détermination de l'économique), et du chapitre VI (sur les interprétations de la philosophie de l'histoire de Marx). C'est le cas aussi des deux chapitres de la première section sur l'épistémologie. Le premier — composante presque obligatoire d'un tel volume — permet à l'auteur d'ironiser sur les thèses tristement célèbres d'Engels et de Lénine sur la connaissance, et surtout de faire une excursion brève et serrée dans la gymnastique conceptuelle d'Althusser : c'est la seule fois dans le livre et visiblement Lagueur n'a pas été convaincu ; il n'hésite pas d'ailleurs à parler au sujet de la « lecture symptomale » d'« affirmation gratuite » (p. 87). Cela lui permet toutefois de démontrer de manière convaincante la vanité de vouloir faire à tout prix de Marx un épistémologue à partir d'une étude « trop bienveillante » des quelques fragments où il aborde la question. Mais dans cette section notre préférence va plutôt au second chapitre, beaucoup plus court, consacré à la sociologie de la connaissance du marxisme et au problème de sa circularité épistémologique — problème incontournable, comme l'on sait, puisqu'en voulant rattacher le savoir à son support social, le marxisme pose le privilège épistémologique du prolétariat à accéder à l'objectivité à partir d'une théorie de l'histoire

dont la scientificité renvoie précisément à ce privilège. Les reprises classiques, quoique très différentes, de cette sociologie chez Mannheim, Lénine, Lukács, comme celles plus récentes de Goldmann, Schaff, Löwy, sont décrites ici, très rapidement mais clairement, dans leurs tentatives pour assumer cette difficulté.

Mentionnons encore, dans la section sur l'économie où l'auteur est à l'évidence le plus à l'aise, le chapitre III, le plus fouillé du livre, où sont prises en charge quelques-unes des idées maîtresses du *Capital* (baisse tendancielle du taux de profit ; loi de la valeur) dans une discussion de cette bipolarité, sans cesse débattue dans la tradition marxiste, d'un Marx « annonciateur » (des crises de l'économie capitaliste et de son inévitable effondrement) et d'un Marx « dénonciateur » (des horreurs de l'exploitation se perpétuant par le pouvoir de régénération du système). Lagueux dégage bien cette dialectique où Marx en vient à « annoncer, dans un langage qui rappelle celui des prédictions scientifiques, des développements dont l'analyse relève d'abord de sa vision philosophique du capitalisme, et à dénoncer, au nom de sa philosophie sociale, les effets assez inquiétants des mécanismes régénérateurs mis en relief par son analyse proprement scientifique » (p. 126). Et il conclut sur l'inutilité de vouloir « tester » les prédictions de Marx, celui-ci n'ayant pas tant dégage des lois scientifiques que mieux peut-être, « mis le doigt sur le lieu où se révèle la signification concrète des rapports de forces entre capitalistes et travailleurs, (et) rendu possible une appréhension originale de l'histoire où pouvait s'inscrire le développement d'un mode de production caractérisé, d'une part, par une compétition effrénée entre capitalistes pour la rentabilité et la survie de leurs entreprises respectives et, d'autre part, par une lutte soutenue menée par la classe ouvrière pour ne pas faire les frais de cette compétition » (p. 146).

L'approche de ce chapitre indique bien également le lieu où veut se situer Lagueux en se plongeant dans ces débats : il est toujours à mi-distance, voulant à la fois souligner la portée des intuitions de Marx et dénoncer leur reprise aveugle, la fascination qu'elles ont exercée à travers des prolongements contestables. Condition indispensable d'une discussion enrichissante du marxisme aujourd'hui face au dogmatisme dont il a tant souffert, c'est cette juste distance qui donne à cet ensemble, très éclaté dans son contenu, un certain ton unitaire de mesure, ce qui en fait la qualité. Nous avons apprécié également le style clair de

ces textes (malgré la tendance d'assez nombreuses phrases à s'étirer sans fin), les notes et références bibliographiques succinctes mais suffisantes, et l'utilisation judicieuse de certains auteurs (Plékhanov, Popper, en particulier) qui sont mis en évidence comme faire-valoir dans les interprétations proposées. Certes, il y a aussi des inégalités dans ces essais : s'il est bien agréable, par exemple, de retrouver le débat sur les « faux » et les « vrais besoins », initié à l'époque par Marcuse, cette discussion ici (ch. VII) — est-ce l'effet du temps ? — nous laisse vraiment sur notre faim. Quant à la reprise de la fameuse théorie des « paradigmes » du Kuhn et son impact sur les sciences économiques (ch. IV), cet essai présuppose de la part du lecteur une familiarité avec l'histoire des théories économiques sans laquelle la portée des arguments reste assez obscure.

Mais les difficultés de notre lecture se situent bien plus ailleurs : dans le principe qui a présidé à la réunion de ces essais et dans les textes qui les entourent. Le « corollaire » d'abord, qui forme le chapitre VIII, est une interminable interrogation pour savoir si l'on peut encore « se dire néanmoins marxiste » aujourd'hui, et cela nous a paru d'un intérêt pour le moins douteux ; un rapprochement avec le christianisme, qui s'annonçait ici prometteur, ne dépasse jamais la discussion purement sémantique sur la façon de « reconnaître le marxiste » (p. 271). De leur côté, semblant vouloir s'adresser au grand public, l'introduction et la conclusion se complaisent en de vastes évocations socio-politiques, nécessairement superficielles, qui frappent surtout par leur contraste avec la densité des essais de fond. Elles apportent finalement peu de choses, nous a-t-il semblé, pour caractériser cette période des années '60, ou du moins pas assez pour ancrer l'unité de ce livre et légitimer son titre. Le problème n'est pas simple, en effet, lorsqu'on veut d'une même plume embrasser sur une vingtaine d'années les composantes politiques, idéologiques, sociales, qui forment cette « saison » de la pensée. Certains éléments s'imposent, bien sûr, et Lagueux les souligne : comme la démystification des rapports entre le Tiers-Monde et les pays riches ; ou la mise en cause du rôle de l'école dans la reproduction des rapports capitalistes. Mais ces observations ne nous semblent pas vraiment ordonnées et mises en perspective, d'où une certaine confusion quant à ce qui fait la spécificité de cette période et quant à la grille d'analyse qui structure cette présentation. Par exemple, que ce soit la difficile conciliation dans

le projet marxiste de l'exigence de « planification » et de l'exigence de « participation », ou bien le retournement contre les pays se réclamant du marxisme de la revendication de liberté *réelle* traditionnellement opposée à la liberté *formelle* des démocraties bourgeoises, ces faits ne nous semblent pas particuliers à la période considérée ; alors que ce qui l'est peut-être et n'est pas discuté comme tel ici, c'est l'énigme du retour en force du militantisme et d'un certain aveuglement marxiste dans les années '60, *après* justement que ces difficultés aient été largement mises en lumière. En outre, si l'on peut convenir que cette période se caractérise par une « lecture » particulière de Marx (bien que cela nous semble bien moins net que ne l'affirme l'auteur), ses liens avec les phénomènes sociaux de ces années restent fort problématiques : par exemple, si le marxisme de Sartre (que l'auteur choisit d'ignorer ici) est effectivement surtout celui de l'après-guerre et d'un humanisme affirmé en réaction au stalinisme, il n'est pas sûr toutefois que les révoltes étudiantes des années '60 aient moins en commun avec la critique sartrienne des « ensembles pratiques » qu'avec les « appareils idéologiques d'état » d'Althusser. Il faut y regarder de plus près.

Personne ne songerait à nier la réalité de cette période de foisonnement critique à la suite de la quiétude des années '50, mais sa complexité et ses entrecroisements idéologiques et politiques nous semblent requérir davantage que quelques rappels ou mises en rapport de faits où, plutôt que d'inviter à la réflexion, l'essentiel semble acquis d'avance. Ce besoin n'est nulle part plus évident que lorsque l'auteur décrit notre situation présente, où (inévitablement, oserait-on dire) il voit s'affirmer « sans équivoque une remontée spectaculaire des forces de droite » (p. 318) et anticipe la renaissance prochaine d'une « grande idéologie de gauche » ! Mais il n'envisage d'aucune façon que ces catégories de « gauche » et « droite » et cette image « saisonnière » d'une alternance de progressisme et de conservatisme puissent elles-mêmes être en cause. Évidemment ces remarques sur l'actualité sont faites « à chaud », et éclairer le présent est surtout la tâche du journaliste auquel il est toujours facile de trop demander. Mais, précisément, le journalisme fait rarement de bons livres : il lui manque la distance critique, la méthode, le souffle d'une pensée. Ici c'est ce manque qui désoriente par rapport aux essais théoriques et qui déséquilibre cet ouvrage. On ne sent pas quelle lecture l'auteur cherche de la part du lecteur, quelle cohérence il vise dans sa

démarche. Il n'ambitionne pas, dit-il, de faire une « synthèse » et se contentera d'un « retour critique », d'un « bilan provisoire » (p. 13). Mais, à nos yeux, ce volume reste encore en deçà de cet objectif malgré les évidentes qualités qu'il faut lui reconnaître. Pourquoi M. Lagueux n'a-t-il pas publié le « recueil » qu'il prévoyait initialement ? (p. 14). Son livre n'aurait sans doute pas reçu de prix, mais il aurait gagné en maîtrise et en simplicité. Les nombreux lecteurs qu'attirera son titre alléchant y auraient peut-être gagné aussi en sachant mieux à quoi s'attendre.

Philip KNEE

Mohamed BEDJAOUI, Helder CAMARA, Roger GARAUDY, Joseph KI-ZERBO, Lucien MORIN, Aurelio PECCEI, Han SUYIN, **Éduquer au dialogue des civilisations**, Les Éditions du Sphinx, St-Jean-Chrysostome, Québec, 1983, (15,5 x 21,5), 148 pages.

Cet ouvrage collectif, dans sa partie principale, reproduit les propos tenus lors d'une table ronde intitulée « Pour un dialogue des civilisations », dans le cadre du Congrès Mondial des Sciences de l'Éducation, à Trois-Rivières, Québec, en juillet 1981. Cette partie centrale est précédée d'un texte d'« introduction », et suivie de deux autres textes qui n'ont pas été lus lors du congrès, mais qui s'y rapportent.

Comme le titre l'indique, ce petit livre porte essentiellement sur le dialogue entre les différentes cultures. On y trouve donc à la fois la défense des diversités et l'affirmation de leur complémentarité. Incidemment, on y rencontre des critiques sévères de « l'action civilisatrice » de l'Occident qui très souvent a oublié ces deux aspects fondamentaux du dialogue, en imposant de force sa façon de voir et de concevoir la vie et le développement humain et du monde.

Après une brève préface indiquant le sujet et présentant les collaborateurs, le livre s'ouvre par une réflexion très pertinente (« éduquer au dialogue ») du professeur Lucien Morin — une sorte d'introduction théorique au panel. Insistant sur « le besoin d'unité et de raccordement », pour « dominer le disparate et la contradiction, la violence et la haine » (p. 9), M. Morin montre l'insuffisance de certaines idées qui ont cours dans notre éducation et nos sociétés occidentales. Ainsi, la tolérance, l'unité, l'égalité, le combat pour les droits de l'homme : il faut défendre ces